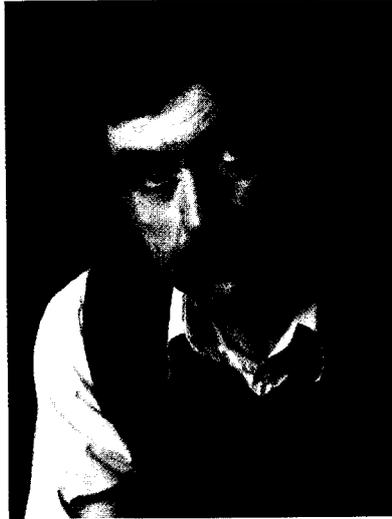


Antonio Muñoz  
Molina rend  
magnifiquement  
hommage aux  
exilés, aux  
bannis et aux  
persécutés.



JEAN-LUC BERTIN

## Séfarade

Antonio Muñoz Molina

Traduit de l'espagnol par Philippe Bataillon.  
Ed. Seuil, 22 €.

Adolescent encore à la mort de Franco, Antonio Muñoz Molina appartient à cette génération d'écrivains espagnols qui, comme récemment Javier Cercas, se différencient de leurs aînés par une volonté de ne pas s'en laisser conter, de fouiller l'histoire, immédiate ou lointaine, et de camper enfin une Espagne libérée de carcans, tabous et idées reçues. Mais, se distinguant de l'attitude de compassion envers les triomphateurs de la guerre civile espagnole adoptée par Cercas, dans ses *Soldats de Salamine*, Muñoz Molina, dans ce fort volume de *Séfarade* (la graphie originale *Sefarad* renvoyait peut-être mieux à cette patrie perdue des Juifs expulsés en 1492), pose ici, sur les acteurs et les témoins des génocides, un regard accusateur. Choissant une forme littéraire originale, tout à la fois roman, essai et suite de récits ou de nouvelles, l'auteur martèle l'horreur des enfermements, ghetto, camp de la mort, goulag, voire clôture de couvent. Avec pour paradigme ce Juif honni du catéchisme et de la Semaine sainte, caricature du diable, démon de toutes les per-

versions, que l'on promène en procession avec ce nez crochu et cet œil avide de Judas – à qui tel sculpteur de province, dans un détour du récit, donnera les traits de son irascible tailleur. Et avec en arrière-plan, l'évocation des *juderías* andalouses et l'odeur des bûchers de l'Inquisition.

Dix-sept chapitres organisent cette matière, chiffre on ne peut moins hasardeux : chiffre de mort pour les Romains – XVII est l'anagramme de VIXI (j'ai vécu, je suis mort) –, 17 devient, dans la vision chrétienne, symbole de plénitude et de vie – Simon Pierre au lac de Tibériade ramène dans son filet 153 poissons, somme des dix-sept premiers chiffres. Eh bien, en jetant son filet dans les eaux troubles de l'histoire de la persécution, Muñoz Molina redonne vie et parole, en les ramenant de la mort, aux victimes de l'horreur concentrationnaire : Primo Levi, Jean Améry, Evguénia Guinzbourg, la Milena de Kafka, et sa bouleversante amie, Margarete Buber-Neumann, Victor Klemperer, Walter Benjamin le suicidé de Port-Bou, et aussi Adriana Seligmann, rescapée des geôles argentines, ou encore ces républicains vaincus et humiliés dans les camps du sud de la France. Ils ont tous en commun d'avoir connu cette peur dont parle Kafka – « Tu es tout de même Juif et sais ce qu'est la peur » –, et, comme Joseph K., de ne pas comprendre ce dont on les accusait. Ces vomis de l'Histoire, Muñoz Molina les ensevelit enfin, avec la piété d'Antigone, dans la terre de la mémoire.

Acteurs et témoins de l'horreur sont ici convoqués, mais le romancier ne leur donne pas de visage. S'il dénonce la culpabilité et les lâchetés, il n'entend pas jouer les indicateurs de police. C'est au lecteur de reconstruire l'histoire et de se regarder au miroir sans fermer les yeux. *Albert Bensoussan*